

Première séance

9 octobre 2002

Le séminaire de cette année est intitulé : « La pensée du Retour après Rosenzweig et Levinas ». Ceux qui ont participé au séminaire précédent¹ saisiront facilement en quoi c'est la suite et le prolongement de ce que nous avons fait ; et pour tous les nouveaux participants, je vais commencer comme si rien n'avait été dit auparavant.

Je veux d'abord vous avertir que c'est la première fois, dans mon métier d'enseignant (j'ai commencé juste après 1968), que dans un cadre institutionnel – même si nous sommes une institution libre, nous sommes quand même une institution – je fais un séminaire qui n'est pas sur texte. En général, avec des étudiants au sens strict, comme j'ai très peur des vagabondages, je prends toujours un texte – Platon ou Levinas, peu importe – et c'est le point de départ de l'élaboration. Pas cette année. Nous traverserons sans doute bien des fragments de l'histoire de la philosophie, des fragments de la *Guemara*² également, mais nous ne serons tenus que par une seule exigence : déployer la pensée du Retour. Qu'est-ce à dire ? La séance d'aujourd'hui, qui est une séance de présentation, va essayer de répondre à cette question.

1. Séminaire donné à Jérusalem, dans le cadre de l'Institut d'études lévinassiennes, pendant l'année 2001-2002, intitulé « Philosophie de la Révélation ? Schelling, Rosenzweig, Levinas ». B. Lévy en a publié un résumé : « Philosophie de la Révélation ? Schelling, Rosenzweig, Levinas », *Cahiers d'études lévinassiennes*, n° 2 (« Le monothéisme »), 2003, p. 283-383. (*Toutes les notes de bas de page sont des éditeurs.*)
2. Voir le glossaire en fin de volume, ainsi que pour tous les termes non traduits sur place.

Le point de départ, le point de départ fort, qui donnera la tonalité immédiate du souci de penser, c'est que pour nous, Juifs modernes, tout commence par la fin du monde.

Plutôt que de débiter de manière abstraite, je vais tout de suite vous mettre dans le bain, avec un texte de Levinas que j'ai découvert récemment, un petit texte qui était un bulletin de l'Alliance israélite universelle. Pendant les dizaines d'années où Levinas a été directeur de l'École normale israélite orientale à l'Alliance israélite universelle¹, il a écrit des petits textes, dans lesquels se trouvent parfois des perles. Pour entrer dans cette tonalité de fin du monde, je vais donc prendre un petit bulletin de l'Alliance israélite universelle de juillet 1946, qui s'intitule « Tout est-il vanité? » et qui décrit le sentiment qu'a eu Levinas, après, non pas la fin de la guerre, mais la fin du monde, sentiment qui le mène à se poser cette question : comment survivre? C'est un noyau tellement important de tout son mouvement de pensée, qu'en surprendre une expression aussi vive dès 1946 est très précieux. Ce sera notre texte de départ :

Dans les affres des camps avec barbelés et chambres à gaz, dans les camps sans chambres à gaz, dans le camp immense sans barbelés qu'était l'Europe occupée et le monde menacé de conquêtes, nous avons connu les attentes de la fin du monde. Nous attendions un ciel nouveau et une terre inconnue. La sagesse d'une civilisation séculaire nous engageait certes à prévoir des difficultés. Nous disions avec componction que « l'après-guerre réservait des problèmes ». Mais tout cela ne mordait pas sur notre sensibilité apocalyptique. Nous étions supérieurement naïfs².

Ce point de départ – je vais essayer de le démontrer – vaut non seulement pour Levinas, mais pour Rosenzweig avant lui et pour nous après lui. *Tout commence par la sensibilité apocalyptique*. Dans « apocalypse », il faut entendre deux acceptions :

1. E. Levinas dirigea de 1946 à 1979 l'École normale israélite orientale, fondée en 1866 par l'Alliance israélite universelle.
2. E. Levinas, « Tout est-il vanité? » [1946], *Cahiers d'études lévinassiennes*, n° 7 (« Le mal »), 2008, p. 179.

l'acception qui, au fond, est courante : celle de « fin du monde » ; mais il faut aussi se souvenir de l'acception plus originaire : dévoilement. Dans « apocalypse », il faut entendre des dévoilements par éclairs quant à la fin du monde plus que le fait brut – si tant est qu'il y ait un fait brut – de la fin du monde. Tout commence avec cette « naïveté », pour reprendre l'expression de Levinas : ce n'est pas possible, ça finit. Quoi ? Le monde. Le monde, c'est le *Umwelt*, le monde qui nous entoure, les cadres familiers de nos représentations... Ce n'est plus possible. C'est naïf, bien sûr, et il faudra, puisque c'est le travail de la pensée, surmonter la naïveté. Mais on commence par elle. Levinas, quand il reprenait de manière réflexive le sens de son mouvement de pensée, a toujours présenté ce sentiment de survivre comme étant primordial. Même chose chez Rosenzweig : Rosenzweig devient notre homme, si j'ose dire, en 1913. Avant 1913, c'était assurément un monsieur potentiellement important de l'Université allemande et, de fait, un monsieur important de la configuration intellectuelle, il s'apprêtait à publier une thèse sur Hegel et l'État¹ qui, de l'aveu de tous ceux qui le connaissaient, était certainement décisive pour les études hégéliennes – mais des études décisives sur Hegel, ce n'est pas ce qui change notre vie, au bout du compte.

Rosenzweig nous importe parce que, en 1913, il tire toutes les conséquences de sa lecture de Hegel : Hegel avait démontré qu'avec lui la philosophie se terminait, Rosenzweig en a déduit qu'il fallait sortir de la philosophie, et il pensait qu'on ne pouvait le faire que par la Révélation ; et la Révélation, pour ce bourgeois allemand assimilé, c'était évidemment Jésus. Dans ses *Briefen* (ses lettres), il dit qu'il n'y avait pas de place pour le judaïsme dans tout ce qui avait été sa culture. Et donc, en 1913, il s'apprête, comme ses cousins, à se convertir au christianisme. Et puis – scène célèbre que je ne me lasse pas de raconter –, comme il se dit « je suis

1. F. Rosenzweig, *Hegel et l'État*, trad. G. Bensussan, Paris, PUF, 1991.

d'origine israélite », le jour de Kippour, il entre, par... – par quoi? je n'en sais rien, on va dire « par, point d'interrogation » – dans une synagogue à Berlin, une petite synagogue orthodoxe. Quand il ressort de la synagogue, il écrit à ses cousins : « Ce n'est plus la peine, je n'ai plus besoin de me convertir. Je n'ai plus besoin d'aller vers le Père, je suis déjà auprès du Père¹. » Vous avez déjà là le noyau de ce qui allait être son livre météore, *L'Étoile de la Rédemption*. C'était en 1913, parce qu'avoir une sensibilité apocalyptique c'est prévoir les grands effondrements apocalyptiques du monde. Il les a sentis dans sa chair; dans sa chair d'intellectuel extrêmement vif, extrêmement aigu. Il savait qu'un monde s'écroulait. Il n'allait pas seulement le savoir, il allait le vivre, puisqu'il s'est retrouvé dans les tranchées et que c'est par les cartes postales qu'il a envoyées des tranchées à sa mère que s'est composé ce livre magnifique qui s'intitule *L'Étoile de la Rédemption*.

Que s'est-il passé pour lui? Il n'y avait pas de place pour le judaïsme dans la culture, c'est-à-dire dans l'être! Alors Rosenzweig, et c'est pourquoi il est notre homme, a dit : il n'y a pas de place pour le Juif dans l'ordre du monde, cela veut dire que le Juif est hors de l'ordre du monde. En faisant cette découverte – je n'aime pas le mot, je le laisse plutôt à la chimie –, frappé par cet effet révélant – expression que je préfère, même si elle paraît plus alambiquée –, Rosenzweig a ouvert tout un horizon nouveau. C'est très exactement à ce propos que Levinas a parlé du « frisson du Retour² » – et de fait, cette anecdote donne le

1. « “Nul ne vient au Père”, il en va tout autrement si on n'a plus besoin d'aller vers le Père parce qu'on est déjà auprès de lui. Ce qui est précisément le cas du peuple d'Israël. » Rosenzweig écrit aussi : « Elle [ma décision] ne me semble plus indispensable et, de ce fait, dans mon cas, elle n'est plus possible. Je reste donc juif » (lettre à Rudolf Ehrenberg, 31 oct. 1913, trad. T. Babatz et G. Hanus, *Cahiers d'études lévinassiennes*, n° 3 (« Pensée du Retour »), 2004, p. 190 et p. 187).
2. Voir E. Levinas, « Franz Rosenzweig : une pensée juive moderne » [1965], *Hors sujet* [1987], Paris, Le Livre de poche (désormais : *Hs*), p. 71. (La liste des abréviations utilisées pour les ouvrages de Levinas figure en fin d'ouvrage.)

frisson. Stéphane Mosès, dans son excellent livre de commentaire sur Rosenzweig, *Système et Révélation*, écrit :

Ce que cette expérience décisive [*le passage dans la petite synagogue orthodoxe*] enseigne à Rosenzweig, c'est que l'absence au monde du judaïsme, le fait que dans la réalité de la civilisation occidentale il n'y a pas de place pour lui, ne le dévalorise pas comme quelque chose d'archaïque et de superflu, mais qu'elle est une catégorie positive, le signe même de sa vocation la plus haute¹.

Avant Levinas, donc. Avant Levinas, les premiers signes d'une pensée que Rosenzweig lui-même va appeler « *neue Denken* », la « pensée nouvelle », qu'il n'appellera pas philosophie, à la différence de Levinas qui, lui, a accepté de penser qu'il faisait une philosophie. Rosenzweig considérerait qu'il fallait philosopher une fois pour toutes et qu'après il fallait vivre – et donc penser de manière neuve et, surtout, ne pas se transformer en fabricant de livres². Donc, avant Levinas lui-même – et certainement maître de Levinas en cela –, Rosenzweig avait déjà senti ce qui très certainement doit être un trait historial de l'époque, du siècle : la fin du monde, la possibilité qu'une génération soit contemporaine d'un écroulement de tout ce qui relève des catégories du monde. Et cela donne le sursaut, le ressort pour aller ailleurs ; pour aller dans le lieu du Juif, dans le site du Juif, qui est ailleurs, hors de l'ordre du monde et de l'ordre de l'être.

Après Levinas, ce thème de l'année s'est *imposé* à nous (nous : je veux dire Bernard-Henri Lévy, Alain Finkielkraut et moi³) au cœur de la tourmente des deux années écoulées, de ce

1. S. Mosès, *Système et Révélation. La philosophie de Franz Rosenzweig* [1982], Lagrasse, Verdier/poche, 2016, p. 48. (Dans les citations ainsi composées, les mots en italiques entre crochets sont, sauf indication contraire, de B. Lévy.)

2. Voir F. Rosenzweig, « La pensée nouvelle » [1925], *Foi et Savoir. Autour de L'Étoile de la Rédemption*, trad. G. Bensussan, M. Crépon, M. de Launay, Paris, Vrin, 2001, p. 168-169.

3. Tous trois ont fondé l'Institut d'études lévinassiennes, en 2000, à Jérusalem.

site précis de Jérusalem, pour avoir éprouvé le sentiment qu'au fond, nous étions dans une situation où il n'y a pas de solution, que les pensées mondaines, les idéologies – puisque la pensée mondaine d'aujourd'hui, ce sont les idéologies – n'offrent aucune solution. Il n'y avait ni solution politique ni solution militaire. Nous nous sommes vus, seuls au milieu de soixante-dix loups¹ : on ne voit pas comment il est possible de s'en tirer; impossible d'échapper! Tout le monde – sauf, évidemment, ceux qui vivent dans l'idéologie et de l'idéologie, mais ceux-là je les exclus par définition, j'ai payé mon écot pour cet excrément, c'est fini! – a senti peu ou prou quelque chose qui relève du même fait fondamental : cela n'est pas possible. Il n'est pas possible que dans l'ordre du monde le Juif s'inscrive. Voilà ce qui m'a amené à dire : « Rien dans les mains, rien dans les poches, il faut essayer d'articuler ce dévoilement-là. »

Je reprends le petit texte du bulletin de l'Alliance israélite universelle. Après avoir fixé le sentiment initial dominant, qui est le sentiment d'une fin de monde, Levinas raconte comment les activités ont repris après la guerre : quand les gens qui revenaient des camps, soit des camps « avec chambres à gaz » soit des camps « sans chambres à gaz » (puisque vous savez que Levinas, lui, était dans un camp de prisonniers pendant les cinq ans de guerre, pas dans un camp d'extermination – c'est ce qui l'a d'ailleurs sauvé), ils se retrouvaient dans les salles du conseil d'administration de l'Alliance israélite universelle, ils se regardaient, et puis... et puis ça reprenait. Ça reprenait! Après avoir eu le sentiment qu'on ne pouvait s'en sortir qu'avec « un ciel nouveau et une terre inconnue », ça reprenait! Et non seulement ça reprenait, le train-train reprenait, mais en Palestine, il y avait les mesures des autorités anglaises, et à Kielce, en Pologne, le pogrom. Comme si Levinas se retrouvait en 1939!

1. Le *Midrach Tan'houma* (sur la péricope *Toledot*, § 5) compare Israël à un agneau au milieu de soixante-dix loups.